



CHARLIE BUFFET

L'oncle, saisissant instantanément l'importance de l'événement, avait fait armer un bateau pour aller observer le phénomène de plus près – réflexe de vulcanologue –, le neveu était resté, s'absorbant dans la lecture de Tite-Live. Son oncle disparu, l'historien Tacite lui demandera de décrire ces jours funestes. Les deux lettres de l'adolescent forment peut-être le témoignage le plus précis jamais écrit sur une éruption volcanique majeure (les principaux extraits de la première lettre, relatant la mort de son oncle, sont reproduits ci-dessous).

Ce 25 août à l'aube, une lumière sale éclaire le jeune homme et sa mère assis dans leur villa de Misène face à la mer. La terre a tremblé toute la nuit avec une force telle que personne n'a fermé l'œil. Les maisons vacillent, et la foule paniquée s'enfuit vers la campagne. Le monde a basculé. La mer se retire loin du rivage, laissant des poissons morts échoués sur le sable. Du côté du volcan, la nuit et le feu : une nuée noire, effrayante, zébrée de longues traînées de flammes, puis une épaisse fumée qui

pin parasol, plusieurs milliards de tonnes, est en train de s'effondrer sur lui-même. De mortelles coulées pyroclastiques, tourbillons de gaz chargés de cendres, chauffés à plusieurs centaines de degrés, descendent le long des lignes de faiblesse du relief : des nuées ardentes, imprévisibles, qui portent la mort et la destruction à une vitesse foudroyante. Herculanium et Pompéi sont frappées de plein fouet.

A l'instant où Pline l'Ancien meurt dans les bras de deux esclaves, son neveu, à 30 km de là, observe l'éruption avec sang-froid. Sous une pluie de cendres, sa mère le supplie de l'abandonner pour se sauver, mais il reste à ses côtés et l'écarte de la route où la foule panique. L'obscurité devient complète, comme « dans une chambre où toutes les lumières seraient éteintes ».

De l'univers, il reste le grondement du Vésuve et une cacophonie de cris et de chuchotements. Les enfants pleurent, des femmes les appellent en les cherchant à tâtons, les hommes crient. « Celui-ci s'alarmait pour lui-même,

crainait de la mort, même. Ici on levait les mains au ciel ; là on se persuadait qu'il n'y avait plus de dieux, et que cette nuit était la dernière, l'éternelle nuit qui devait ensevelir le monde. »

Le jeune homme écoute les rumeurs courir dans la foule, « des craintes imaginaires et chimériques qui étaient accueillies comme des vérités ». Une lueur menaçante troue l'obscurité puis s'éteint, la pluie de cendres redouble, des ombres recroquevillées s'ébrouent par intermittence pour ne pas être ensevelies.

Et que pense Pline le Jeune pour lui-même ? « Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni une, plainte ni une parole qui annonçât de la faiblesse ; mais j'étais soutenu par cette pensée déplorable et consolante à la fois que tout l'univers périssait avec moi. »

Enfin, le soleil réapparaît, blafard comme dans une éclipse, éclairant un paysage inconnu de neige grise. Le paroxysme de l'éruption est passé. Que fait Pline le Jeune ? Il s'agenouille, rend grâce, sacrifie aux dieux ? Rien de tout

contre ceux qui...
« La plupart, égarés par de terribles prédictions, aggravaient leurs infortunes et celles d'autrui. »

Le souvenir de ces journées lui fait « horreur », et il ne les revit que pour obéir à Tacite, mais le seul écart qu'il accorde à son statut d'observateur, c'est pour trouver « consolante » l'idée qu'il est en train de vivre la fin du monde ! L'Apocalypse n'est pas encore passée par là. L'apôtre Jean (si l'on en croit la majorité des exégètes) n'écrira ces très symboliques « révélations sur la fin du monde » que seize ans plus tard, en 95, à Patmos.

Y a-t-il un rapport ? Rien ne permet de l'affirmer, même si certaines coïncidences sont troublantes : « Il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de crin, et la lune devint comme du sang. Et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme un figuier, agité par un grand vent, jette ses figues vertes. Et le ciel se retira comme un livre qu'on roule ; et toutes les montagnes et les îles furent ôtées de leurs places. »

La mort de Pline l'Ancien racontée par Pline le Jeune

« VOUS me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin d'en transmettre plus fidèlement le récit à la postérité. Je vous en remercie : car je ne doute pas qu'une gloire impérissable ne s'attache à ses derniers moments, si vous en retracez l'histoire. (...)

Il était à Misène où il commandait la flotte. Le neuvième jour avant les calendes de septembre, vers la septième heure, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires. Après sa station au soleil et son bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit où il avait pris son repas ordinaire, et il se livrait à l'étude. Il demande ses sandales et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce phénomène. (...)

Ce phénomène surprit mon oncle, et, dans son zèle pour la science, il voulut l'examiner de plus près. Il fit appareiller

un navire liburnien, et me lascia la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier ; il m'avait par hasard donné lui-même quelque chose à écrire.

Il sortait de chez lui, lorsqu'il reçut un billet de Rectine, femme de Césius Bassus. Effrayée de l'imminence du péril (car sa villa était située au pied du Vésuve, et l'on ne pouvait s'échapper que par la mer), elle le pria de lui porter secours. Alors il change de but, et poursuit par dévouement ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par le désir de s'instruire.

Il fait préparer des quadrirèmes, et y monte lui-même pour aller secourir Rectine et beaucoup d'autres personnes qui avaient fixé leur habitation sur cette côte riante. Il se rend à la hâte vers des lieux d'où tout le monde s'enfuyait ; il va droit au danger, la main au gouvernail, l'es-

prit tellement libre de crainte qu'il décrivait et notait tous les mouvements, toutes les formes que le nuage ardent présentait à ses yeux.

Déjà sur ses vaisseaux volait une cendre plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchaient ; déjà tombaient autour d'eux des éclats de rochers, des pierres noires, brûlées et calcinées par le feu ; déjà la mer, abaissée tout à coup, n'avait plus de profondeur, et les éruptions du volcan obstruaient le rivage. Mon oncle aborde chez son ami Pomponianus, l'embrasse, calme son agitation, le rassure, l'encourage ; et, pour dissiper, par sa sécurité, la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après le bain, il se met à table, et mange avec gaieté, ou, ce qui ne suppose pas moins d'énergie, avec les apparences de la gaieté. (...)

Ensuite, il se livra au repos, et dormit réellement d'un profond sommeil, car on entendait de la porte le bruit de sa respiration que sa corpulence rendait forte et retentissante. Cependant la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à s'encombrer tellement de cendres et de pierres que, s'il y fût resté plus longtemps, il lui eût été impossible de sortir. On l'éveille. Il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. (...) Ils attachent avec des toiles des oreillers sur leurs têtes : c'était une sorte d'abri contre les pierres qui tombaient.

Le jour recommençait ailleurs ; mais autour d'eux régnait toujours la nuit la plus sombre et la plus épaisse, sillonnée cependant par des lueurs et des feux de toute espèce. On voulut s'approcher du rivage pour examiner si la mer permet-

tait quelque tentative ; mais on la trouva toujours orageuse et contraire.

Là mon oncle se coucha sur un drap étendu, demanda de l'eau froide, et en but deux fois. Bientôt des flammes et une odeur de soufre qui en annonçait l'approche mirent tout le monde en fuite et forcèrent mon oncle à se lever. Il se lève appuyé sur deux jeunes esclaves, et au même instant il tombe mort. J'imagine que cette épaisse vapeur arrêta sa respiration et le suffoqua. Il avait naturellement la poitrine faible, étroite et souvent haletante.

Lorsque la lumière reparut trois jours après le dernier qui avait lui pour mon oncle, on retrouva son corps entier, sans blessure. Rien n'était changé dans l'état de son vêtement, et son attitude était celle du sommeil plutôt que de la mort. » ■